

Le travail psychique à distance. Psychanalytique ou pas ? Viral et éphémère ou durable ?

Ana de Staal

*« Vingt-cinq années de travail intensif ont eu pour conséquence d'assigner à la technique psychanalytique des buts immédiats qui diffèrent totalement de ceux du début. Au début, en effet, toute l'ambition du médecin-analyste se bornait à mettre au jour ce qui était caché dans l'inconscient du malade et, après avoir établi une cohésion entre tous les éléments inconscients ainsi découverts, à en faire part au malade au moment voulu. La psychanalyse **était** avant tout un art d'interprétation.*

Mais, comme cet art était impuissant à résoudre le problème thérapeutique, on recourut à un autre moyen¹ ... »

– Freud, Au-delà du principe du plaisir, 1920, p. 21

Avant toute chose, je voudrais remercier Alain Fondacci et le groupe méditerranéen de la SPP qui organise cette Journée. J'aimerais également vous remercier pour votre présence aujourd'hui. L'intérêt qu'Alain et les collègues du Groupemed ont montré pour *Psychanalyse et vie covidienne*, l'ouvrage que j'ai codirigé avec Howard Levine en 2021, m'honore, et j'espère être à la hauteur de leur invitation si généreuse, de votre accueil et, bien sûr, de ce thème important qui nous occupe.

¹ ...qui consistait à obtenir du malade une confirmation de la construction dégagée par le travail analytique, en le poussant à faire appel à ses souvenirs. Dans ces efforts, on se heurta avant tout aux résistances du malade ; l'art consista alors à découvrir ces résistances aussi rapidement que possible et, usant de l'influence purement inter-humaine (de la suggestion agissant en qualité de "transfert"), à le décider à abandonner ces résistances. »

Alors, comme point de départ, je vous propose de reprendre le titre donné à cette Journée :
« Le travail psychique à distance : psychanalytique ou non ? Viral et éphémère, ou durable ? »

Voilà à mes yeux un titre bien réfléchi, qui comporte un mille-feuilles de questions ou d'hypothèses implicites, toutes fondamentales. Je m'explique.

On parle tout d'abord de « **travail psychique** », plutôt que de « séance » ou de « cure » – ce qui dénote à mes yeux une certaine précaution concernant le statut réel de ces rencontres à distance dont on ne veut pas / ne peut pas affirmer tout de suite la nature. Bien au contraire, on réitère et souligne ce doute sur la qualification de ces rencontres en se posant la question de savoir, ce coup-ci explicitement, si celles-ci sont « **psychanalytiques** » ou non ?

Nous voilà donc au cœur de notre sujet, surtout si l'on part du principe que ce que l'on tient pour « psychanalytique » reste encore étroitement associé au dispositif d'origine de la cure – à savoir **le divan**. Que devient alors la psychanalyse si cet appareil, cet assemblage original et originel, est abandonné et transféré sur un écran, par exemple ? Ou pris en charge par un téléphone ?...

De fait, tout au long de l'histoire de la psychanalyse nous n'avons jamais cessé de revoir, de discuter et d'enrichir la définition et le champ de la psychanalyse – et surtout de ses modalités techniques. On le sait bien, ce sont là des questions qui DOIVENT être périodiquement posées, non pas pour nous rassurer quant à l'orthodoxie freudienne, mais pour comprendre comment l'époque intervient dans notre pratique, l'infléchit et l'améliore ou la dégrade. Bion disait que notre rôle d'analystes était de présenter l'analysant à lui-même quel qu'il soit, c'est-à-dire **qui que ce soit** ; j'ajouterais que nous devrions aussi nous sentir libres de penser les voies qu'emprunte la pratique analytique et d'essayer de les décrire **quelles qu'elles soient**.

* * *

Je ne suis pas une bonne historienne de la psychanalyse, mais je peux repérer certains moments cruciaux, où nous avons pu la repenser à partir de sa clinique, avec des incidences importantes sur la théorie de la technique, lesquelles incidences finissaient par élargir son champ d'application (celui de la psychanalyse) et, de ce fait, sa propre définition. Par exemple,

en la faisant d'abord sortir du terreau exclusif de l'hystérie, puis en y incluant les enfants, puis les organisations non névrotiques, les psychoses, etc. De fait, puisque la psychanalyse traite de la psyché humaine, elle est obligée **d'exister en suivant un processus de contemporanéité** qui accompagne (et parfois induit) l'évolution même de nos modes de vie et la construction des nouvelles entités sociales et psychiques, comme « l'enfant », puis « l'adolescent », maintenant les « vieillards », les « handicapés », les « trans »...

L'un de ces moments d'extension de la psychanalyse est celui de la conférence de Freud « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique² », présentée devant le V^e congrès international de psychanalyse à Budapest en 1918.

Dans cette conférence, que je vous conseille de relire tant elle est précieuse et claire, Freud dit (p. 139) : « [...] nous découvrons chaque jour davantage que les **diverses formes de maladie traitées par nous ne peuvent pas être guéries par une seule et même technique** ». Il réaffirme, certes, que la technique analytique a été créée en vue du traitement de l'hystérie et qu'elle continue de donner de bons résultats, mais il dit aussi que d'autres pathologies (les phobies notamment, puis les obsessions) poussent les psychanalystes à « aller au-delà de cette limite » (*ibid.*). Par exemple, l'incertitude sur les vertus univoques de l'interprétation, que Freud mentionne dans l'« Au-delà du principe du plaisir », le conduira à accepter la « technique active » de Ferenczi au moins pour un temps, avant qu'il ne la renie un an après pour tout reformuler de fond en comble lui-même avec l'introduction de la deuxième topique – une topique, dirais-je, taillée quasi-sur-mesure pour penser ces pathologies narcissiques imbibées dans la pulsion de mort qui allaient vite prendre le pas sur les troubles hystériques (là encore, le contexte historique est important : n'oublions pas que nous sommes dans les années 1920, tout de suite après la Première Guerre – c'est-à-dire, comme nous l'apprenaient les dadaïstes : dans une époque de mécanisation et de mort. Exit donc les exubérantes hystériques de la Belle Époque, place au style industriel et mécanique).

Bien qu'il affirme l'existence d'une « stricte psychanalyse » (p. 141), Freud déclare aussi que les psychanalystes n'avaient jamais prétendu « posséder **des connaissances et un pouvoir, achevés, complets** » et qu'ils étaient « **toujours disposés [...] à modifier [leur] technique afin**

² Freud S. (1919). « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », in S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1981, p. 131-141.

de la perfectionner » (p. 131). Si je parle de cette conférence, c'est qu'elle véhicule une idée importante que nous ne devons pas perdre de vue :

– c'est la conviction que la théorie et la pratique psychanalytiques ne sont pas gravées dans le marbre et ne l'ont jamais été. Même si Freud – ou Anna Freud ou Abraham – pensaient que toute la psychanalyse était déjà contenue dans la seule œuvre du maître, on peut constater que ce n'est pas le cas, car Freud lui-même changeait constamment d'avis à propos de cette complétude³.

Disons-nous donc que la question implicite – qu'est-ce que la psychanalyse ? –, question qui nous permettrait de décider si le travail psychique à distance est psychanalytique ou non, n'aura pas d'autre réponse que celle que nous, psychanalystes, nous donnerons à nous-mêmes au fil de nos débats, de nos réunions scientifiques, et des discussions collectives comme celle d'aujourd'hui.

Nous voyons bien que des changements d'époque arrivent, que le temps passe, que les mentalités et les modes de vie se transforment, que des nouvelles psychopathologies surgissent, et que tout cela nous oblige, autant que nos échecs ou nos problèmes cliniques, à réinventer les dispositifs de la cure, à revoir nos façons de travailler. En parlant des changements dans la technique analytique André Green a dit un jour⁴ : « Plutôt que de nous dire ce qu'il nous faudrait faire ou ne pas faire, il serait plus profitable de savoir ce que nous faisons en fait. Car il se pourrait bien, comme disait Winnicott⁵ (1954) que nous n'ayons plus le choix. »

* * *

Nous sommes en pleine ère numérique, et nous entrons dans l'ère écologique qui est aussi une ère apocalyptique. De fait, nous marchons sur un chemin de crête sans trop savoir de quel

³ Puis, lorsqu'on examine de près les grands tournants de la psychanalyse – 1920, 1933, 1940, 1975 –, ils correspondent tous à des moments de grands bouleversements sociaux. Les débats autour de l'analyse caractérielle de Reich en 1933 (montée du nazisme) ou les controverses Anna Freud-Melanie Klein dans les années 1940 (les bombardements de Londres et les destins des enfants des rues, séparés des parents), rapport de 1975 sur les états-limites (première crise pétrolière – apogée de la société de consommation).

⁴ André Green (1974). « L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique », in A ; Green, *La Folie privée*, Paris Gallimard, 1990, p. 82. (Dorénavant : LASA.)

⁵ Winnicott, 1954. « Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989.

côté nous allons tomber. Nous sommes obligés de changer de repères, et il est bon que nos repères changent, puisque de toute façon il se pourrait que nous n'ayons plus le choix. Il y a quelque chose de franchement inhospitalier dans l'air, et la planète elle-même, semble de plus en plus hostile à ce que nous sommes devenus. Mes jeunes analysants arrivent en séance branchés sur leurs portables, en m'expliquant que cette connexion – qui était d'abord censée leur faire tisser des liens et s'ouvrir à une infinité de nouveaux mondes (souvenons-nous : Facebook est né en 2003 dans un campus universitaire avec pour but de mettre les élèves en contact entre eux) –, cette connexion, disais-je, a fini par les couper de tout, les isoler au fond de leurs petites chambres misérables, et les plonger dans un enfermement addictif pas loin du retrait mélancolique. D'autres, déjà bien adultes, parlent de leurs angoisses terribles concernant le changement climatique et le sale état dans lequel l'avidité humaine a laissé la planète ; ils s'interrogent sur la capacité des sociétés humaines à faire face, et ne savent pas comment parler de l'avenir à leurs enfants ou petits-enfants. Nous voyons bien que, plus que jamais, et d'une façon bien plus crue qu'autrefois, notre appareil à penser les pensées est attaqué par un Réel équivoque (son nom de code est : « Virtuel ») qui brouille notre capacité de symbolisation, notre aptitude à l'abstraction, à la fiction, aux registres transitionnels de l'esprit. Le réel fait intrusion dans nos cabinets et vient forcer la porte de nos séances, fissurant le cadre impassible qui était censé protéger nos associations libres, nos interprétations, nos rêveries et notre activité psychique symbolique. Que faut-il faire ? Déclarer la psychanalyse désuète ? Incompétente en la matière ? Refuser de voir l'évidence ? Ou bien la réinventer encore une fois ?

L'épidémie de Covid-19, que nous vivons déjà depuis 3 ans, a joué un rôle d'accélérateur incontestable face à cet état de choses. Elle nous a obligés à nous confronter à des changements profonds au sein même de la technique analytique. Du jour au lendemain, les psychanalystes, souvent si calfeutrés, si réticents aux nouvelles technologies, se sont vus pratiquement jetés dans le bain du numérique – pour le meilleur ou pour le pire. De fait, les périodes de confinement entre 2020 et 2021, nous ont obligés à une marche forcée pour rejoindre notre époque. Ce fut douloureux, certes, mais pas inutile.

Si nous avons passé de décennies à nous efforcer d'avalier la potion amère de l'intégration des pathologies limites *dans le processus analytique*, soudain, il nous a vite fallu – poussés par l'époque – se mettre à intégrer les nouveautés de la société numérique *dans notre pratique*.

Et nous voilà aujourd’hui aux prises avec les séances à distance, avec le paiement par virement bancaire, et j’en passe, en nous demandant jusqu’où pourrions-nous aller...

Certains diront : « Mais pour quoi *faudrait-il aller quelque part* ? On peut très bien décider d’en rester là. » Peut-être mais, comme soutenaient Green et Winnicott, il est possible qu’on n’en ait plus le choix. Car le problème n’est pas tant de savoir si on utilise ou non Skype, mais bien de concéder une fois pour toutes que « les variantes de l’analyse classique, tant décriées, – soient telles le face à face ou à distance – [n’ont] pour but, en faisant jouer l’élasticité du cadre analytique, que de rechercher et de préserver les conditions minimales de la symbolisation⁶ » – sans quoi, évidemment pas d’analysant, pas d’analyse, parce que tout simplement pas d’humanité, pas de sens. Cela étant dit, il nous reste à savoir effectivement jusqu’où cette élasticité peut être poussée sans que tout se déchire.

* * *

En février 2021, j’ai publié avec Howard Levine, un collègue membre de la Société de Boston, un ouvrage intitulé *Psychanalyse et vie covidienne. Détresse collective et expérience individuelle*. Je me permets de le commenter maintenant ici, car je sais que ce livre a inspiré la problématique de cette journée de travail, et parce qu’il met au centre de sa discussion la question de savoir si les fondements du cadre classique sont négociables, et à quel prix.

C’est en avril 2020 que nous avons eu l’idée d’organiser cet ouvrage pour essayer de penser collectivement les effets de la pandémie sur notre pratique. Nous étions encore en plein confinement (le premier confinement en France a duré du 17 mars au 11 mai). On se sentait – *je me sentais* – plutôt seule, à prendre des décisions à propos de la manière de conduire les séances à distance. Les sociétés analytiques tardaient à donner un avis sur la question, et chacun se débrouillait dans son coin selon ses convictions ou le style de son Surmoi analytique. Il y avait ceux pour qui il n’était pas question de céder à la sorcière numérique et qui fermaient purement et simplement leur cabinet ; il y avait ceux, prudents, qui acceptaient d’assurer la

⁶ André Green, LASA, p. 104. Si nous sommes d’accord pour dire (rapidement) que la psychanalyse contemporaine soulève le problème de la symbolisation, ou plutôt des défaillances dans la symbolisation et des fissures dans l’appareil à penser les pensées, nous pouvons alors avancer également que l’objet théorique contemporain est le **fonctionnement mental** (on voit ici le poids de la réflexion de Bion), et que notre outil technique pour faire face à ce problème théorique est le **cadre** (on voit ici l’élaboration de Winnicott). Green a proposé une synthèse brillante de ces deux aspects : la pensée et le cadre. Cf. mon tableau p. 130, in *Psychanalyse et vie covidienne*, inspiré d’un texte de Fernando Urribarri (2012) : Préface à André Green, *La Clinique psychanalytique contemporaine*, Paris, Ithaque, 2012, p. XII.

continuité du travail analytique mais seulement par téléphone ; il y avait ceux, perplexes, qui cherchaient à trouver un moyen de procéder, puis aussi les téméraires (qui m'ont fait sourire, je l'avoue) qui, en un clin d'œil, se sont mis à faire des tutos sur Youtube pour nous expliquer comment transposer nos séances sur écran... Mais étaient-elles « transposables » ? C'était bien la question que nous nous posions, Howard Levine et moi, quand nous avons envoyé un mail à certains de nos collègues, en leur proposant de collaborer à notre ouvrage et de réfléchir aux questions qui se posaient à nous. Jusqu'à quel point la psychanalyse est-elle dépendante de son dispositif concret (à savoir, le divan, la position allongée, la rencontre dans le cabinet, etc.) ? Les fondements du cadre sont-ils non négociables ou le dispositif peut être aménagé ? Que devient la situation analytique lorsque le champ de vision se trouve cadré par l'œil d'une caméra ? L'analyste fait-il intrusion chez le patient en se présentant chez lui sur l'écran ? Puis, plus concrètement, qu'en est-il du parcours de l'analysant vers le cabinet de l'analyste (la rêverie en chemin, considérée par certains comme partie intégrante et très importante de la séance) ? Que devient « l'atmosphère de la cure⁷ », chère à Theodor Reik, ses lumières, ses odeurs ? Comment situer le corps, la présence / absence physique dans les séances virtuelles⁸ ?

Les réponses n'allaient pas de soi, et l'idée était justement de faire un premier tour de table, en sollicitant la réflexion de nos collègues un peu partout dans le monde et indépendamment de leur appartenance à tel ou tel courant analytique. C'est ainsi que nous avons, en un temps record, réuni des freudiens, des ferencziens, des kleinien, des bioniens, des lacaniens – non pas dans un désir d'éclectisme mais en cherchant à puiser dans notre sagesse collective, à se nourrir de nos expériences différentes mais souvent complémentaires.

Il me semblait que cet évènement extérieur, mondial et tragique venait souligner certaines difficultés fondamentales sur lesquelles nous travaillions déjà depuis un certain temps (disons un demi-siècle !). En tout cas, comme je le disais tout à l'heure, il nous obligeait à accélérer le pas. Si nous ne voulions pas nous retrouver perdus dans la rase campagne covidienne, il nous fallait vite reprendre au moins trois thèmes entre-liés :

⁷ Beaucoup est dit et élaboré avant et après la séance dans cet espace/temps que Reik désignait par le mot « atmosphère ».

⁸ Cf. Ana de Staal & Howard Levine, *Psychanalyse et vie covidienne*, Paris, Ithaque, 2021, p. 13.

1. **le maniement de l'articulation réalité psychique/réalité extérieure au sein des séances** (avec la Covid, il y avait eu intrusion dans les séances, le cadre n'était plus étanche) ;
2. **la résilience ou l'élasticité du cadre** (jusqu'où peut-on aller trop loin avec nos écrans/ nos nouveaux dispositifs ?) ;
3. **les décalages entre la théorie et la pratique, et la question de la validation de nos pratiques** (comment chacun s'adaptait aux nouvelles conditions ? qui validait ces adaptations ?).

Je reprends rapidement chacun de ces points, si vous me permettez.

1. Le maniement de l'articulation réalité psychique/réalité extérieure au sein des séances :

Avec la pandémie, le réel faisait irruption dans nos cabinets, nous obligeant plus que jamais à mobiliser nos ressources créatives, et en même temps le cadre interne de l'analyste (Green), c'est-à-dire notre capacité de « **soutenir la qualité analytique de la communication**⁹ » dans un contexte où les dimensions métonymiques et métaphoriques du discours et de la rencontre étaient fragilisées.

Cette « qualité analytique de la communication » était déjà depuis longtemps en élaboration, entre autres par Antonino Ferro, à travers sa conception particulière du « champ analytique », mais encore avant par Bion, lorsqu'il parlait de la « fonction psycho-analytique de la personnalité ».

Pour Ferro – inspiré des Baranger, de Bion et des techniques d'analyse d'enfants –, le cadre est identifié à l'espace de la séance, et l'espace de la séance est identifié à l'appareil psychique, ou mieux, il constitue une métaphore du monde interne du patient, un monde qui, comme dans un drame, se trouve parfois désertifié parfois peuplé d'objets ; et ses objets s'aiment, se haïssent, se réjouissent, jouent, ou bien cassent tout et se désinvestissent de tout. Dans ce cadre-là, le but de la séance est de comprendre et de raconter l'histoire de ces relations

⁹ André Green (2011). « Les cas limites et la psychanalyse contemporaine », in Green & Urribarri, *Après Lacan. Le retour à la clinique*, Paris Ithaque, 2017, p. 113. Voir aussi la notion de Bion : « la fonction psycho-analytique de la personnalité », et mon commentaire à ce propos dans : Ana de Staal (2021), « Contre la machine à décerveler. Que peut (encore) la psychanalyse ? », *Les Lettres de la SPF*, n° 44, juin 2021. Disponible en ligne.

d'objets, chapitre après chapitre, comme dans les feuilletons à rebondissements, même si souvent les histoires tournent plutôt en rond. On voit donc bien que, pour Ferro, l'analyste doit **attribuer une qualité analytique à tout ce qui tombe dans le périmètre de l'espace de la séance**. Car cet espace est comme une scène de théâtre où l'on meurt, où l'on se blesse, on se dispute, on s'aime, mais à un niveau purement transitionnel, fictionnel, intériorisé – il n'est donc pas dépendant d'un espace ou d'un dispositif physique (le cabinet de l'analyste, l'écran, le face-à-face ou de la position allongée). Le cadre en tant que tel est donc posé par cette scène qui protège l'analysant et l'analyste des bourrasques du monde extérieur. Au creux de ce champ-là, isolé du réel comme un champ opératoire stérile, toutes les histoires peuvent avoir lieu. Ferro écrit :

« La capacité de *mettre de côté toute réalité extérieure* nous permet de voir des scènes dans le cabinet d'analyse que la réverbération de la réalité extérieure risquerait d'éblouir. En séance nous sommes tantôt les "entraîneuses russes" qui sauvent le patient de la dépression, tantôt ce "mari monstrueux qui me soumet à la pire des humiliations en me demandant de faire l'amour alors que je suis épuisée" (tout cela, suite à une interprétation de transfert)¹⁰ . »

On imagine bien la saynète, au cabinet. Ferro interprète ici quelque chose de la relation analytique, qu'il communique à sa patiente ; la patiente fait probablement un gros effort pour encaisser ou comprendre ce qu'il dit, et réagit en disant que ce mari/analyste qu'elle a ne peut pas lui demander d'être amoureuse et disponible s'il vient de l'épuiser avec ses interprétations monstrueuses ... Voilà un transfert qui marche à merveille. On voit aussi, dans ces mêmes exemples, la sexualité et le monde fantasmatique qui s'échappe par les interstices de la parole en séance : les deux patients dont parle Ferro – le manico-dépressif et l'hystérique – prennent la relation analytique pour une relation sexuelle, qui dans un cas est séduisante et excitante (l'analyste comme entraîneuse russe, défense maniaque contre la dépression), et, dans l'autre, sadique et exigeante (l'analyste comme mari monstrueux et vexant avec ses demandes de lien, ses pénétrations, excessives).

¹⁰ Antonino Ferro (2014). *Les Viscères de l'âme*, Paris, Ithaque, 2019, p. 52.

Ce type de cadre créé (je cite Ferro) un « espace virtuel, un champ qui puise sa vitalité dans la rencontre entre un patient, un analyste, et un cadre, sans la surenchère de la prétendue “réalité extérieure” qui ne nous concerne pas¹¹ ». Il regorge de qualités analytiques et éthiques, il a une véritable épaisseur interne – Ferro n’exprime pas de jugement moral sur les entraîneuses russes, ou sur les maris difficiles. Il ne « tombe pas dans le panneau », comme disait Bion ; il « ne se laisse pas rouler dans la farine » par ses patients, là aussi comme disait Bion, à propos de ces moments où l’analyste glisse et tombe du côté de la réalité, en cassant soudain le cadre analytique qui dès lors se trouve envahi par le non analytique et par le passage à l’acte de l’analyste¹² – c’est-à-dire par la séduction, l’intimité excessive, le jugement moral, l’opinion, l’intervention dans le monde réel.

Nous avons la chance d’avoir des analystes comme Ferro et Ogden qui nous ont éloignés des cadres obsessionnels, rigides, mortifères, défensifs – des cadres sadiques, trop silencieux et froids où, au nom d’une qualité analytique toute-puissante, on en venait à frôler la maltraitance des patients. Bien au contraire – à partir des apports importants de la psychanalyse des enfants, de Winnicott, de Bion, de Green – Ferro et Ogden¹³ ont développé pour l’analyse des adultes cette possibilité incroyable de nous donner un cadre ludique, vivant. Ce cadre-là, souple et accueillant (qui accepte justement les attaques contre les liens d’une façon totalement analytique et pas du tout « disciplinaire », punitive ou moraliste) est une conquête de la psychanalyse contemporaine ; tout ce qui tombe dans son périmètre, les retards, les silences, les attaques, devient des récits, c’est-à-dire des contenants – des cadrages – qui mettent en forme et métabolisent les émotions, les éléments bêta et autres pulsions affolées.

Avec la pandémie, toutefois, le réel – **c’est-à-dire la présence trop proche de la mort** – semble avoir fissuré ce cadre protecteur. La brutalité de l’événement était telle que dans le chapitre que j’ai écrit pour notre ouvrage collectif, je l’ai comparé à un incendie (véridique) qu’avait eu lieu dans mon cabinet trois ans auparavant. Dans les deux cas, j’avais l’impression d’avoir été expulsée brutalement de mon cabinet, bannie par une réalité impérieuse et folle contre

¹¹ Antonino Ferro (2007). *Éviter les émotions, vivre les émotions*, Paris, Ithaque, 2014, p. 123.

¹² Il est important de remarquer qu’avec l’introduction des techniques très sophistiquées liées au contre-transfert, la charge de la séance est de plus en plus entièrement posée sur l’analyste (même si c’est au patient de changer sa propre vie bien sûr et de faire ses propres élaborations).

¹³ Voir notamment Thomas Ogden, *Cet art qu’est la psychanalyse*, Paris Ithaque, 2012.

laquelle le champ analytique ne pouvait rien – arrachée du cadre, je fus soudain renvoyée à un monde sans qualité analytique.

Il fallait donc non seulement trouver un moyen de poursuivre le travail autrement, mais aussi de réarticuler la réalité psychique à la réalité extérieure d'une manière appropriée à la situation. Que les séances, pendant le confinement, aient eu lieu sur écran ou ailleurs, cela ne changeait pas grand-chose à notre problématique de fond¹⁴. La problématique de fond étant de savoir comment garder la posture analytique avec un réel aussi violent à nos portes. Or cette posture, qui donne un véritable cadre de travail à l'analyste, et qui est une affaire interne à l'analyste, ne dépend pas d'un divan, d'un fauteuil ou d'un écran, mais elle n'est pas aussi simple qu'il paraît : « Rester à l'écoute du champ de la réalité psychique plutôt qu'à celui de la réalité ordinaire exige un type d'effort particulier. Il y a de la résistance à surmonter¹⁵. » (Michael Parsons, p. 97).

Je passe à la question de l'élasticité du cadre :

2. L'élasticité du cadre

Dans notre vie covidienne, le passage du divan à l'écran a été une solution refusée par certains mais spontanément adoptée par beaucoup, même si parfois on ne savait pas trop bien où cela allait nous mener. On pouvait parfois avoir l'impression d'un délitement de la pratique, alors même que ce changement remettait à l'ordre du jour la question déjà ancienne de *la fin du lien organique entre psychanalyse et divan*. C'est-à-dire que, pour parler avec les mots de René Roussillon, l'on voyait venir depuis longtemps une « désarticulation potentielle de la définition de la psychanalyse et de son dispositif originaire¹⁶ » (Roussillon, p. 41). Il y avait comme une dés-imbrication qui s'opérait entre le signifiant « divan » et le signifié « psychanalyse ». Green n'avait-il pas qualifié le « tournant des années 2000 » comme celui de la **fin du royaume du divan**¹⁷ ? Raymond Cahn n'avait-il pas écrit un livre intitulé *La fin du divan ?* (2002). Cette désarticulation donc ne faisait que réaffirmer la proposition d'un cadre défini comme **la capacité de l'analyste de soutenir la qualité spécifiquement analytique de**

¹⁴ Antonino Ferro (2021). « Être en ligne. Quelle élasticité et quelle invariance pour le cadre analytique ? », in Staal & Levine, *Psychanalyse et vie covidienne*, Paris, Ithaque, 2021, p. 113-119.

¹⁵ Michel Parsons (1999). « Réalité psychique, négation et dispositif analytique », in Gregorio Kohon et alii, *Essais sur la mère morte*, Paris, Ithaque, 2009

¹⁶ René Roussillon (2016), « Le cadre psychanalytique en chantier », *Journal des psychologues* 7/339, p. 39-43.

¹⁷ André Green, in Green & Urribarri, *op. cit.*, p. 98.

la relation (quels que soient les dispositifs employés en séance, comme nous venons de le voir), et d'en faire « une matrice de symbolisation potentielle¹⁸ », par laquelle l'objet et le processus analytiques pouvaient advenir.

Donc tout bien pesé, la question ne doit pas tant être celle de savoir si le cadre classique va supporter le poids de ses variations avant d'exploser, mais de faire de la place à des variantes autonomes et libérées de l'imagerie du divan sans pour autant mettre en danger le caractère analytique du processus. Malgré nos peurs et à y regarder de près, les variations du cadre ont après tout plutôt penché du côté de l'enrichissement de la psychanalyse plutôt que de sa dégradation. De plus, les outils pour un travail hors divan authentiquement analytique semblent déjà bel et bien exister et bien fonctionner. (Lisez les formidables travaux cliniques de Bollas, de Ogden, de Ferro, de De Masi et vous en serez convaincus.)

3. La validation de nos pratiques

Cela dit la validation de ces pratiques – et j'aborde ici mon troisième point, celui de la validation de la pratique – et ce mouvement-là d'expansion du champ, ne peut avoir légitimement lieu en dehors d'un cadrage institutionnel bien balisé et par là même absolument rediscuté, mis à jour dans sa cohérence avec les pratiques analytiques, démocratisé et collectif.

Dans *Psychanalyse et vie covidienne*, il y a une partie qui s'appelle « Le cadre sous pression ». Dans cette partie, Antonino Ferro, Serge Frisch et moi-même essayons de discuter non seulement des innovations ou des ouvertures auxquelles nous oblige la situation du travail à distance, mais aussi de ce que cela implique d'avoir à soumettre le cadre à ces changements intempestifs. Ce dernier thème est notamment présent dans le papier de Serge Frisch. Frisch nous alerte sur le danger d'un individualisme décadent et néolibéral, qui nous pousserait vers une sorte de « chacun pour soi » dans la façon de pratiquer la psychanalyse. Ce regard critique le conduit à s'interroger sur la capacité de nos institutions à y mettre un peu d'ordre, c'est-à-dire à faire leur travail d'entité modératrice et de concertation. Frisch, bien moins optimiste que moi sur la cohérence potentielle de nos nouvelles pratiques, estime que « la prolifération

¹⁸ *Id.*, p. 105.

excessive de tendances individuelles [se fait] aux dépens de l'intérêt commun... et des thèses centrales de la psychanalyse¹⁹ » [Frisch, p. 143].

Ferro, lui, pose une question intéressante : pourrions-nous « tirer quelque chose de cette pratique à distance pour notre travail quotidien, **une fois que nous serons revenus à la normale ?** [...] Offre-t-elle de nouvelles méthodes et une acquisition de connaissances qui pourraient devenir utiles et constructives dans la pratique ordinaire²⁰ ? » (p. 113). C'est encore tôt pour y répondre, à mon avis.

Pour clore ce petit panorama de la situation covidienne, il y avait enfin la thématique, pas vraiment théorique mais plutôt politique de la **capacité des institutions psychanalytiques de s'affirmer dans un rôle médiateur/organisateur** à une époque de changement civilisationnel profond mais où les transformations restent encore plutôt illisibles : en l'occurrence, face à ce type d'événement si imposant (le confinement), fallait-il ouvrir des espaces en ligne de réflexion collectifs ? donner des consignes quant à la façon de recevoir les analysants ? laisser chacun se débrouiller comme il pouvait ? créer un conseil d'orientation pratique et éthique *ad hoc* ? assister les analystes en détresse, malades, ou débordés par la maladie ou le deuil de leurs propres patients ?

On voit bien que Serge Frisch a raison de nous alerter sur les dispositifs à la carte, que l'on adopterait pour des raisons de confort, paresse, confusion théorique, désir d'originalité ou que sais-je. Sans doute signent-ils une décadence de la pratique plutôt qu'un enrichissement.

Alors, les organisations non névrotiques, la fin du divan, les nouvelles pensées du cadre, la démocratisation de l'analyse, le travail psychique à distance, l'époque post-confinement, les changements sociaux profonds que nous traversons ... tout cela nous incite à repenser les missions et le fonctionnement de nos sociétés analytiques, à travailler à leur refondation. C'est désormais une tâche collective inévitable selon moi, car plus on se déconnecte de la cure-type – qui devient une matrice, un modèle notamment pour la formation –, plus

¹⁹ Serge Frisch (2021). « Détresses individuelles, détresses des institutions psychanalytiques », in Staal & Levine, *Psychanalyse et vie covidienne*, Paris, Ithaque, 2021, p. 136-149.

²⁰ Antonino Ferro (2021). « Être en ligne. Quelle élasticité et quelle invariance pour le cadre analytique ? », in Staal & Levine, *Psychanalyse et vie covidienne*, Paris, Ithaque, 2021, p. 113-119.

l'institution doit devenir non seulement le garant de nos pratiques mais un lieu d'accueil, un carrefour créatif, pour les élaborations contemporaines de la psychanalyse et pour son avenir.

* * *

Avant de conclure, j'aimerais vous raconter en deux mots ma propre façon de travailler à distance.

Je n'ai jamais été encombrée par les nouvelles technologies. J'ai adopté aussi naturellement le téléphone portable et l'ordinateur que le réfrigérateur ou la machine à laver faisaient déjà partie de ma vie. Travailler sur écran ne me semblait pas très difficile du point de vue matériel (manipuler l'ordinateur et les logiciels de visio-conférence).

Alors, quand j'ai compris que nous allions devoir nous confiner pour quelque temps, j'ai commencé à préparer mes analysants pour le déménagement vers l'écran. J'en ai parlé à chacun sans trop savoir d'avance ce que j'allais pouvoir leur proposer : j'ai écouté ce que chacun pensait d'un éventuel changement de dispositif. Certains se sont tout de suite montrés rassurés, puisqu'on n'arrêterait pas les séances. D'autres étaient plus hésitants mais voulaient bien poursuivre de la façon que je leur indiquerais. Deux d'entre eux, très fragiles, n'ont jamais voulu cesser de venir me voir en présence, et un laissez-passer médical m'a permis de leur garder ouvert mon cabinet. Le jour où le gouvernement a instauré le confinement, nous étions déjà tous, de mon côté, bien installés dans notre nouveau cadre virtuel. Au total, de la quinzaine de personnes que j'accompagnais à l'époque : une a voulu poursuivre par téléphone (mais ça n'a pas duré, c'était trop mélancolique et nous avons vite passé à l'écran), deux autres ont suspendu les séances (la première parce que nous étions à la toute fin de son analyse ; la seconde parce qu'elle ne s'imaginait pas sur écran) ; quant aux dix autres personnes, elles se sont branchées qui sur Skype qui sur WhatsApp ou FaceTime pour poursuivre leurs séances. Vous voyez donc déjà que je laissais le choix du logiciel aux analysants ; en revanche, nous avons tous gardé les mêmes horaires et les mêmes fréquences. J'ai demandé que les paiements soient faits par séance, par virement bancaire sur mon compte professionnel.

Visuellement parlant, de mon côté, je travaillais sur un arrière-fond blanc, sans tableaux, sans livres, sans aucune décoration particulière ; je ne brouillais donc pas mon fond d'écran comme

j'ai vu certains le faire – je pensais que ce n'était pas une bonne idée de suggérer que je « cachais » des choses puisque, de fait, mon environnement personnel n'était pas un sujet. Alors, disons que de mon côté, il n'y avait littéralement rien à voir, sauf mon propre visage qui s'affichait normalement sur l'écran, même si souvent je baissais les yeux ou tournais la tête pour prendre des notes, pour reposer mes yeux, pour rêvasser en regardant par la fenêtre qui se trouvait à ma gauche.

Du côté de l'analysant, c'était plus intéressant : les décors étaient très variables et je peux dire que j'ai eu droit à tout, chacun s'exprimant en accord avec sa personnalité. J'ai eu les chats, les chiens et les vieux doudous qui confisquaient soudain l'écran pleins de jalousie ; j'ai eu Monica Belluci en poster géant avec des nichons géants étalés sur un mur tout entier, j'ai eu des pots de fleurs printaniers et délicats, des bibliothèques savantes, des écharpes du PSG avec l'inscription : « Allumer le feu ! » ; j'ai eu aussi des maris dont on voyait le bas des jambes qui faisaient les cent pas sur le balcon en attendant de pouvoir regagner la pièce ; j'ai eu des paquets bleu-blanc-rouge de chips bio made in Bretagne ; des décors virtuels d'usines abandonnées, de terrains en friche, New York by night, des écrans tout noir...

Ferro a constaté que ces séances en ligne avaient un côté très ludique, et c'est tout à fait vrai. Pour moi, tous ces éléments faisaient partie du récit du patient, et je les intégrais parfois dans mes interprétations. C'était un matériel supplémentaire, non verbal, qui se mélangeait aux rêves et aux associations d'idées. Il faudrait que je m'arrête un jour pour décrire en détail cette expérience ; mais le fait est que ces patients sont quasiment tous encore en plein travail avec moi et j'estime qu'il est trop tôt pour leur demander de figurer dans mes vignettes cliniques.

Je vous dirai simplement que deux de ces analysants, deux filles d'ailleurs, qui s'allongeaient sur mon divan trois fois par semaine, m'ont beaucoup impressionnée quand, dès le premier jour des séances en ligne, et sans que je ne leur demande quoi que ce soit, elles ont reproduit à l'identique le dispositif du cabinet à l'aide de leurs écrans – la disposition des corps dans l'espace, je veux dire –, en s'efforçant de recréer l'environnement de la séance. De fait, elles se sont allongées en me donnant à voir exactement ce que, selon elles, je pouvais voir de leurs corps depuis mon fauteuil au cabinet. Elles-mêmes ne me voyaient pas directement mais me laissaient, en effet, une perspective presque identique à celle de nos séances en présence. Ce

dispositif, très bien calculé, était délicat à mettre en place (on a parlé à plusieurs reprises de ce qu'elles pensaient que je pouvais voir ou ne pas voir d'elles-mêmes en séance, du temps qu'elles prenaient pour le monter avant la séance et pour le démonter ensuite).

[... Petite vignette clinique coupée...]

Enfin, après la pandémie, la plupart de mes analysants ont regagné le cabinet avec joie, sauf trois, qui n'ont pas encore réussi à lâcher l'écran pour des raisons diverses – en un sens, ils sont passés de l'autre côté, et je m'efforce encore de les faire revenir, tout en me disant que je n'ai en vérité aucun argument imparable pour insister avec eux sur les vertus uniques du présentiel. Je sais qu'il y a là quelque chose du corps qu'ils expriment en s'éloignant, un malaise – l'expression d'une résistance que je laisse émerger doucement.

* * *

Pour conclure :

En 1974 Green écrivait déjà : « Je pense que l'une des contradictions principales que rencontre l'analyste aujourd'hui est la nécessité – et la difficulté – de faire coexister et d'harmoniser le code interprétatif issu de l'œuvre de Freud et de l'analyse classique avec ceux nés des apports de la clinique et de la théorie de ces [...] dernières années²¹... » Une façon de dire que nous sommes encore une fois devant ce problème récurrent du partage entre modernité et tradition.

Mais de fait, ce n'est pas tant la psychanalyse qui se dégrade, mais le monde qui change. Et, à travers toutes ses crises et ses changements, la psychanalyse n'a jamais cessé de suivre le mouvement du monde dans lequel elle vit. Elle a accompagné l'hyperindustrialisation de nos sociétés, nous a aidés à comprendre la culture de masse, puis le délitement des liens sociaux au cours du processus néolibéral de déconstruction de l'état-nation. Elle a maintenant pour tâche de nous aider à négocier le passage du monde réel au monde virtuel, de l'humanité toute-puissante à une humanité écologique partie prenante et dépendante de son milieu. En ce sens, aussi anecdotique et éphémère puisse-t-elle paraître, la question de l'analyse virtuelle, c'est-à-dire du travail psychique à distance, sur les écrans notamment (et bientôt peut-être par hologramme), doit figurer à part entière dans notre pensée de la technique.

²¹ André Green, LASA, p. 79.

De l'hystérie aux cas-limites, des psychoses aux psychosomatisations, la psychanalyse a accompagné le malaise dans la civilisation, et le malaise est général. La nouvelle pensée psychanalytique a mis en cause la notion d'analysabilité en accordant au patient « le bénéfice du doute », (pour parler comme Horacio Etchegoyen²²), et en ce sens le cadre – entendu non pas comme un instrument de normalisation du comportement mais comme un véritable outil de la cure – n'a jamais cessé d'être problématisé, conceptualisé et réinventé.

Pour ces raisons et bien d'autres, je pense qu'on pourrait dire que la psychanalyse est absolument moderne, même si nous avons beaucoup de mal à l'accepter.

Ana de Staal

Version 3/10/2022

50'

²² Horacio Etchegoyen, *Fondements de la technique psychanalytique*, Paris, Hermann, 2005, p. 36 et suiv.